

ETHNICITÉ, SCOLARISATION ET ASSIMILATION CHEZ LES JUIFS ET LES LUTHÉRIENS EN HONGRIE PENDANT LA MONARCHIE BICÉPHALE (ÉTUDE SOCIOLOGIQUE)

VICTOR KARADY

D'après des travaux antérieurs on sait que de tous les groupes confessionnels des Juifs et des Luthériens ont été les plus fortement scolarisés dans la Hongrie pré-socialiste.¹ Cet article est consacré à l'examen de la dimension ethnique de cette sur-scolarisation relative.

Parmi les déterminants des inégalités devant l'école le caractère ethnique des groupes en lice intervient triplement: 1. en vertu de la propension différentielle des groupes ethniques à l'investissement scolaire (en tant qu'agrégats au profil socio-professionnel spécifique) dans le cadre de leurs efforts de mobilité sociale; 2. en raison du recours différentiel des groupes ethniques à l'école dans leurs stratégies visant l'assimilation ou le maintien de l'identité culturelle; 3. enfin, par le biais d'une politique scolaire de plus en plus nationaliste que pratique l'Etat, une politique qui privilégie la promotion scolaire des Hongrois de souche magyare et favorise l'assimilation linguistique et culturelle des autres minorités. Cette étude touchera surtout aux deux derniers problèmes.

Si l'école et la scolarisation participaient des stratégies de gestion de l'identité religieuse (surtout pour l'affirmer face aux cultes majoritaires — chez les Luthériens —, ou pour en diminuer la portée — chez les Juifs),² elles avaient une fonction analogue dans la gestion de l'identité ethnique. L'analyse de l'incidence de l'ethnicité sur le marché scolaire ne peut pourtant guère s'appuyer sur cette analogie formelle. Les rapports de force étaient très différents dans le champ ethnique avec un Etat national assimilateur à la clé (alors que l'Etat affichait une neutralité volontariste — bien que controversée — en matière religieuse) ce qu'exprime, entre autres, la structure même du dispositif scolaire: il est de plus en plus dominé par les études en hongrois dans le temps et à mesure qu'on monte dans la hiérarchie institutionnelle (hégémonie du hongrois dans l'enseignement secondaire, monopole du hongrois dans l'Université). Dans une analyse sociologique qui ne peut pas entreprendre la présentation chronologique des faits de politique scolaire, le développement historique de cette politique nationaliste restera implicite. Il sera ici difficile de séparer ce qui revient à l'Etat et au comportement des groupes ethniques sur le marché scolaire. On retiendra simplement quelques relations qui prévalent vers la fin de la période de la modernisation (1867–1918) à commencer par deux types: ceux qui relèvent, d'une part, de la composition ethnique des groupes confessionnels et, d'autre part, de la 'structure ethnique' (langue d'enseignement) du réseau des écoles.

Confession et assimilation linguistique

Toutes ces relations discernables ne sont pertinentes qu'avant 1918 puisque, on sait, la Hongrie de Trianon est devenue un Etat pratiquement mono-nationalitaire (avec seulement quelque 10% d'allogènes déclarés), alors que, à l'époque libérale, l'ethnie hongroise minoritaire domine les institutions de l'Etat grâce à sa position hégémonique dans la seule noblesse historique qui doit lutter pour que les Hongrois atteignent la majorité arithmétique dans la population afin d'étayer la légitimité de son règne: voilà le fondement de la politique d'assimilation dont l'école est un des instruments essentiels. En 1880 seulement 46,6% de la population déclare le hongrois comme langue maternelle. Cette proportion n'est encore que de 54,5% en 1910, ce qui probablement dépasse un peu la réalité, tant les pressions officielles devaient être efficaces dans le sens de la 'magyarisation'.³

La répartition de cette population est très inégale toutefois selon les confessions. Le tableau 1. aligne une série d'indices pour montrer les forts écarts entre Calvinistes — presque exclusivement de souche hongroise — et Catholiques — majoritairement hongrois — d'une part, et les groupes encore majoritairement composés d'allogènes, Luthériens et Juifs d'autre part. Nous ne traiterons pas ici des deux autres grands groupes confessionnels (Grecs orthodoxes et Uniates), presque entièrement composés d'allogènes (principalement Serbes et Roumains), parce qu'ils sont fort peu représentés dans les filières scolaires hongroises (en particulier dans l'enseignement secondaire).⁴

Lorsqu'on prend en compte les différences importantes entre la proportion des Hongrois unilingues (ne sachant que leur langue maternelle) et l'ensemble des Hongrois déclarés, l'impact historique de l'allogénat culturel se précise davantage: on peut supposer que la proportion des unilingues représente approximativement la limite supérieure de la part des Hongrois dans la population historique des cultes, sachant que certains des bi-ou multilingues le sont grâce à l'acquisition scolaire de langues étrangères — et appartiennent ainsi aux Hongrois de souche des classes cultivées —, mais qu'une autre partie des unilingues l'est devenue en vertu de l'assimilation linguistique — étant donc d'origine allogène. Ces deux effets devaient se compenser partiellement, d'où le résultat avancé.

On peut éclairer celui-ci par d'autres indices (toujours d'après le tableau 1.) notamment par les proportions des indigènes culturels dans les groupes recevant une éducation supérieure. La part des étudiants portant un nom hongrois, qui ne dépasse significativement la moitié de l'ensemble que chez les Calvinistes, montre que les allogènes de souche (ou d'origine) sont à cette époque très nettement majoritaires dans les élites cultivées montantes, en dépit du fait qu'une fraction déjà large (surtout chez les Juifs) des étudiants nominalement hongrois le sont par suite de la magyarisation de leur noms de famille.

Le mouvement d'assimilation linguistique, malgré la crédibilité incertaine des chiffres sur la langue maternelle déclarée, peut être au moins aperçu au travers de la confrontation des données du tableau 1 touchant aux proportions de Hongrois dans les publics des différents niveaux d'enseignement.

De tous les groupes allogènes *c'est chez les Juifs que l'assimilation linguistique est la plus avancée* au tournant du siècle. On sait en effet qu'ils sont d'origine presque entière-

Tableau 1. Ethnicité et religion en Hongrie (hors Croatie) vers 1900

	Catholiques	Calvinistes	Luthériens	Juifs
% de langue maternelle hongroise en 1900 (1)	60.5	98.2	28.6	71.5
% de langue maternelle hongroise en 1910 (1)	64.8	98.4	31.9	76.9
% des instituteurs de langue hongroise dans les écoles des cultes cités, 1900 (2)	85.9	99.5	50.2	87.3
% des officiers des cultes de langue hongroise, 1898 (3)	83.8	99.8	45.8	69.9
% des Hongrois unilingues, 1910 (4)	52.6	89.6	19.2	30.2
Estimation du % des étudiants portant un nom hongrois vers 1900 (5)	50.8	80.2	47.5	39
% des élèves de langue hongroise dans les lycées des cultes cités, 1900 (6)	79.5	89.8	57.9	—
% des élèves de langue hongroise dans les écoles primaires des cultes cités, 1910 (7)	61.1	97.5	25.3	85.7
% des écoles primaires des cultes cités avec langue d'enseignement hongroise, 1910 (8)	93.5	99.9	63.0	100
% des communautés religieuses locales avec langue de culte hongroise, 1898 (9)	54.7	98.9	23.6	39.9

Sources: (1) *Publications statistiques hongroises* N° 64, p. 139; (2) *Publications statistiques hongroises* N° 27, p. 207; (3) *ibid.* p. 206; (4) *Magyar statisztikai közlemények* N° 64, p. 78*; (5) *Magyar statisztikai közlemények*, N° 76, p. 35*; (6) Enquête dans les archives universitaires de Budapest, cf. V. Karady, "Assimilation and schooling: national and denominational minorities in the universities of Budapest around 1900" in *Hungarian Studies* (à paraître); (6) *Magyar statisztikai évkönyv*, 1901, pp. 337-338; (7) *ibid.* 1910, p. 366; (8) *ibid.* 1911, p. 348; (9) *ibid.* 1898, p. 326.

ment étrangère (et non seulement des allogènes anciennement implantés) puisqu'issus des grandes vagues d'immigration arrivées depuis la fin du 18. siècle des pays voisins. Or dès 1900 près de trois-quarts d'entre eux se déclarent être de langue maternelle hongroise. Puisque la totalité de leurs écoles pratiquent la langue majoritaire, on ne saurait s'étonner qu'une proportion encore plus élevée des instituteurs et des élèves du primaire fassent de même. L'écart considérable entre le degré de magyarisation du réseau et celui du public

scolaire d'une part et du service du culte d'autre part prouve que, en cette matière, *l'école a été l'instance décisive* et que le processus devait être doublement lié à l'âge: les générations plus jeunes ont été davantage scolarisées en général, et plus particulièrement, davantage touchées par l'enseignement en langue hongroise, parce que la prédominance du réseau scolaire hongrois est un fait plus tardif.

Il en va très différemment des *Luthériens* qui, au tournant du siècle encore, restent majoritairement des allogènes avec moins d'un cinquième d'unilingues hongrois, moins d'un tiers de locuteurs hongrois dans l'ensemble et guère plus d'un quart d'élèves hongrois dans les écoles propres, soit une proportion moindre parmi les jeunes scolarisés que dans la population confessionnelle globale.

Si l'on met à part les Calvinistes, confession par excellence *magyare* dans le pays, les Catholiques peuvent être considérés comme moyennement entraînés par l'assimilation ethnique. Ils se situent entre les pôles extrêmes que constituent en cette matière Juifs et Luthériens, du moins parmi les grands groupes confessionnels fortement scolarisés.

L'investissement différentiel (selon la langue maternelle) des *lycées* des différents cultes ne saurait évidemment servir d'indicateur directe de l'assimilation: dès 1900, une partie croissante de la clientèle secondaire fréquente les lycées publics (et échappe ici à l'observation); l'hétérogénéité confessionnelle encore notable des lycées des différents cultes et l'absence de lycées juifs interdisent qu'on identifie le public d'un type d'établissement à un public confessionnel particulier; enfin l'accès aux lycées où la langue d'enseignement est déjà presque exclusivement le hongrois (avec, en 1900, seulement 13 lycées de langue autre que le hongrois sur 145 de plein ou de partiel exercice⁵) est éminemment sélectif selon la langue maternelle, au point qu'une partie des candidats allogènes aux études secondaires font leur scolarité hors les frontières. Pourtant les inégalités d'indigénat culturel sont marquantes dans les lycées aussi: la proportion d'élèves hongrois est la plus élevée dans les établissements calvinistes et la moins forte dans les établissements luthériens.

Le Tableau 1 permet également de prendre la mesure du caractère volontariste voire délibérément contraignante de la politique d'assimilation ethnique par l'école. Ainsi, par exemple, dans la population des instituteurs il y a dans tous les types d'écoles une proportion de locuteurs hongrois largement supérieure à ce qu'on trouve parmi leurs élèves. Manifestement les nominations dans les postes d'enseignant ont dû privilégier les Hongrois de souche ou des candidats faisant la preuve de leur assimilation linguistique. Dans les écoles primaires d'Etat 92% en 1900 et 95% en 1910 des enseignants sont de langue maternelle hongroise,⁶ alors que ce n'est le cas, en 1910, que pour 57% des élèves des mêmes établissements.⁷ De la sorte, la langue d'enseignement est majoritairement le hongrois, en tous cas bien plus souvent que ne l'exigerait la demande émanant du public, à en juger par l'écart entre la proportion des Hongrois parmi les élèves du primaire et celle des écoles recourant au hongrois: soit *toutes* les écoles entretenues par l'Etat et les comitats et la quasi-totalité des écoles gérées par les municipalités et par les cultes — à l'exception des écoles luthériennes ainsi que des établissements uniates et grecs orthodoxes.⁸ Dès le début du siècle la magyarisation plus ou moins forcée du système scolaire est un fait majeur de la politique officielle.

Face à cette politique d'assimilation, les *organisations de culte* demeurent singulièrement conservatrices en matière linguistique. Les Calvinistes mis à part, la majorité (chez les Juifs et les Luthériens) et presque la moitié (chez les Catholiques) des communautés religieuses gardent un idiome non hongrois pour langue cérémonielle. Certes, des proportions nettement plus élevées de leurs clercs se déclarent être de langue maternelle hongroise. Cela veut dire, si on prend ces déclarations au pied de la lettre, qu'une grosse partie d'entre eux sont bi- ou multilingues et qu'ils suivent bien davantage la demande locale de leur communauté que ne peuvent le faire leurs confrères dans l'enseignement de statut public.

Cette analyse préliminaire fait entrevoir les différences de stratégie qui opposent Juifs et Luthériens sur un marché scolaire que l'Etat tend à transformer en véhicule de l'assimilation ethnique. Pour comprendre cette opposition et en définir les limites, il faut rappeler les spécificités ethniques de l'allogénat linguistique dans les deux agrégats qu'on étudie plus particulièrement ici et les relations objectives, elles-mêmes singulières, qui relient ces spécificités à la structure du réseau scolaire.

La stratégie d'assimilation chez les Juifs

Chez les Juifs l'allogénat linguistique signifie essentiellement la pratique soit du yiddish (pour ceux qui sont originaires de l'est et du Nord-est) soit de l'allemand (pour ceux qui sont originaires d'Autriche, d'Allemagne ou de Bohême).

Puisque leur répartition territoriale répond encore au tournant du siècle largement à la logique de la proximité géographique par rapport aux pays d'origine (les Germanophones étant plus nombreux à l'Ouest, les Yiddishisants à l'Est), on peut aisément rapprocher la densité constatée des écoles primaires juives de statut public dans les régions centrales et occidentales du pays et leur rareté dans l'Est et dans le Nord-est de deux types radicalement différents de la gestion scolaire de l'identité. En Transdanubie par exemple on trouve en 1900 une école juive de statut public pour 784 habitants de confession israélite et 739 dans les comitats du Nord-ouest. Les chiffres comparables sont de trois à dix fois supérieurs dans les régions orientales du pays, soit quelques 2.700 habitants par école dans le nord-est et pas moins de 7.600 en Transylvanie.⁹ Certes, la fréquence des écoles propres n'entraîne pas nécessairement pour une confession un taux de scolarisation également forte. Les élèves Juifs, comme les élèves d'autres confessions, pouvaient librement fréquenter les écoles primaires publiques, voire même les écoles d'autres confessions (surtout dans l'ambiance libérale précédant les lois de 'politique religieuse' de 1895-96). L'opposition entre l'Ouest et l'Est (et entre Juifs d'origine germaniques et Yiddishisants) s'exprime cependant en termes de niveau scolaire aussi, comme en témoignent des taux d'alphabétisation contrastés. La proportion d'illettrés est minime chez les Juifs de l'Ouest, tandis qu'à l'Est elle demeure importante. Dans le comitat de Máramaros, fief d'une communauté israélite très attachée aux traditions, elle atteint en 1900 encore 69%.¹⁰

Ainsi les Juifs sont sur-scolarisés par rapport à leur coreligionnaires de l'Est (comme, d'ailleurs, par rapport à toutes les autres confessions) mais encore, qu'ils fréquentent une de leurs nombreuses écoles communautaires ou une école publique, c'est toujours l'enseignement hongrois qu'ils suivent. En effet les écoles israélites sont au tournant du siècle *les plus complètement magyarisées* parmi les réseaux confessionnels (à l'exception du réseau calviniste) à la fois par la langue d'enseignement et la langue maternelle déclarée des élèves et des instituteurs. Ceux qui y enseignent ou sont éduqués *acceptent* donc massivement et pleinement *le contrat d'assimilation culturelle* proposé par l'élite nationaliste qui détient l'Etat.

Cette option décisive pour la magyarisation se retrouve dans l'enseignement secondaire encore. Il faut d'abord noter que le contraste entre l'Ouest et l'Est encore plus net chez les Juifs en termes de proportions de diplômés du secondaire que de proportions d'alphabétisés. Cela veut dire que les Juifs d'origine germanique participent bien davantage à la scolarisation longue que les Yiddishisants.¹¹ Or, il n'y a pratiquement pas d'élèves juifs dans les lycées de langue allemande, où les Germanophones auraient pu obtenir une instruction dans leur langue maternelle. Il est vrai que ces établissements sont tous installés en Transylvanie méridionale — à population juive faible et dispersée — et placés sous la tutelle de la communauté luthérienne-saxonne, un groupe ethnique fermé, dont on sait qu'il a gardé jalousement son autonomie dont certaines des garanties juridiques remontent au 13^e siècle, date d'immigration primitive des ancêtres dans le pays. . .

Quoi qu'il en soit, on saisit ici encore *l'orientation scolaire exclusivement hongroise de la clientèle juive*, qui est une véritable marque spécifique de l'assimilation juive en Hongrie, préférentiellement dirigée vers les élites et la culture nationales dominantes. On sait que ce fut une option exceptionnelle à cette époque: dans les autres provinces de l'Empire habsbourgeois l'assimilation culturelle allemande l'emportait régulièrement sur l'assimilation nationalitaire locale. Parfois — comme à Prague — les Juifs assimilés sont entrés en une véritable alliance de classe sous la forme d'une solidarité politique avec la minorité allemande à l'encontre des nationalismes ethniques montants (comme contre les Jeunes Tchèques en Bohême).¹²

Pour ce qui est des Yiddishisants, l'option 'assimilationniste' devait être pendant longtemps minoritaire. On a vu plus haut qu'il existe dans leur milieu bien moins d'écoles communautaires de statut public et que leur faible taux d'alphabétisation indique qu'ils fréquentaient peu les autres écoles primaires accessibles. Cet état de choses laisse supposer la subsistance sur la longue échéance de nombreuses écoles coutumières en yiddish (et, peut-être, en hébreu) non reconnues par l'Etat et dispensant une instruction principalement religieuse. Les témoignages contemporains parlent en effet abondamment de ces écoles 'clandestines' que les inspecteurs de l'instruction publique ne cessaient de dénoncer et de combattre.

A cette étape de l'analyse il faut introduire la variable religieuse de l'opposition — instituée au Congrès Juif de 1868 — entre le judaïsme réformé et orthodoxe. L'orthodoxie, gardienne de la tradition, a été en effet principalement soutenue par les Yiddishisants.

Les analyses précédentes ne permettent pourtant pas de conclure que les Juifs orthodoxes auraient systématiquement refusé les chances de l'assimilation scolaire, en

particulier par la fréquentation des écoles publiques locales. Seulement, s'ils ont participé au mouvement général, c'était le plus souvent à titre individuel et non point sur initiative collective. Cela touchait davantage leurs élites locales (rabbins, présidents des communautés, membres des professions intellectuelles, etc.) que l'ensemble des fidèles. Enfin le conservatisme religieux inhérent à l'orthodoxie interdisait ou, avec le temps, freinait l'extension de l'assimilation linguistique dans le domaine du culte. C'est ainsi qu'on peut interpréter l'écart — allant du simple à près du double, d'après le tableau 1. —, entre la proportion des communautés juives recourant au hongrois à la synagogue et la proportion des rabbins et autres personnels du culte de langue hongroise. Le rabbinat, à l'instar des autres milieux cultivés, s'est plus tôt magyarisé que leur pratique cérémonielle. Cela vaut assurément davantage pour les rabbins sortis de l'Ecole Rabbinique d'Etat de Budapest, rattachée à la communauté réformée, où l'instruction comportait des études universitaires littéraires complètes en hongrois (doctorat ès lettres).

La relation entre la propension à l'assimilation linguistique dans la sphère cérémonielle et le modernisme confessionnel peut être précisée grâce à des informations plus détaillées.

Tableau 2. Langue cérémonielle des différentes communautés israélites en 1898

	Réformées	"Status quo ante"	Orthodoxes
Hongrois	71,4	51,8	7,2
Allemand	27,9	46,4	70,9
Autre langue	0,7	1,8	21,9
Total:	100	100	100

Source: *Magyar statisztikai évkönyv*, 1899, p. 326.

La relation est forte et univoque. La seule incertitude porte sur la définition de l'allemand' dans ce contexte, le yiddish aussi pouvant être inclus dans cette catégorie, comme dans la catégorie des "autres langues". On peut supposer ainsi que la plupart des communautés orthodoxes présentées ici comme germanophones étaient en réalité yiddishisantes. Sachant que les communautés réformées, établies le plus souvent dans les milieux urbains, en particulier dans la capitale, réunissaient, en moyenne, des effectifs nettement plus nombreux que les communautés orthodoxes, ces dernières pouvant s'organiser à partir de groupes ruraux sporadiques de petite taille, on reconnaîtra l'inter-dépendance quasi générale de la magyarisation linguistique et de la réforme juive ou, à l'inverse, du conservatisme linguistique dans l'exercice du culte et de l'orthodoxie juive.

Il est donc là encore possible de tracer une ligne de partage assez claire qui s'inscrit dans l'espace social autant que dans l'espace géographique (sous réserve de quelques exceptions, des villes en général et des villes du Centre-Est en particulier) entre Juifs réformés, d'origine le plus souvent germanophone, assimilés ou portés à l'assimilation, notamment par le biais de leurs écoles magyarisées, d'une part, et leurs coreligionnaires traditionalistes originaires de l'Est, d'autre part.

La stratégie anti-assimilationniste des Luthériens

La situation scolaire des Luthériens reflète en matière ethnique une stratégie de conservation des particularismes culturels, soit un comportement à ce qui s'observe sur le plan strictement religieux dans une conduite non seulement de maintien mais encore de revendication du séparatisme face aux cultes concurrents, quitte à en accepter les effets pervers sous forme d'un surcroît de mixité confessionnelle, de propension à la sécularisation ou même de risques continus de marginalisation confessionnelle.¹³ S'il ressort déjà des indices synthétiques du tableau 1. que les écoles luthériennes n'ont pas joué pleinement le jeu de l'assimilation culturelle, c'est que les rapports des forces ethniques et sociales à l'intérieur de l'agrégat luthérien n'y étaient que partiellement favorables.

Tableau 3. Langue maternelle déclarée de la population et des scolaires luthériens

	Population		Elèves des établissements luthériens, écoles	
	1880 (1)	1910 (1)	primaires (1900) (2)	primaires supérieures (dites "bourgeoises") (1900) (2)
Hongrois	23,4	31,9	25,3	43,6
Allemand	35,0	31,4	37,8	51,7
Slovaque	39,6	34,5	35,0	3,2
Autre	2,0	2,2	1,9	1,4
	100	100	100	100

Source: (1) *Magyar statisztikai közlemények* N° 27, pp. 132-133;
(2) *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, pp. 366-367

Les chiffres du tableau 3. montrent qu'à l'époque de la modernisation la magyarisation a fait quelques progrès. Ceux-ci sont manifestement un peu plus significatifs chez les Slovaques que chez les Germanophones. La majorité des Luthériens n'en restent pas moins des allogènes déclarés à la fin de cette période et la part des hungarophones atteint à peine un tiers de l'ensemble, soit celle des deux autres grands groupes ethniques pris séparément. Or sans pouvoir entrer ici dans l'analyse historique de la stratification sociale de ces groupes, les Luthériens slovaques et allemands s'opposent surtout par leur degré de concentration urbaine, par la proportion de la bourgeoisie industrielle (surtout artisanale) en leur sein, par l'importance de la petite noblesse ou de la bourgeoisie agraire et, plus généralement, par le poids relatif des propriétaires et des 'indépendants', ainsi que par l'incidence de privilèges historiques sur leur capacité de gérer leur identité ethnique comme un véritable corporation autonome — toujours plus grands chez les Germanophones que chez les Slaves. Bref, les différences linguistiques recouvrent des positions de classe socio-économique et de statut ethnique remontant parfois à une définition juridique (privilèges des villes saxonnes). Ce sont elles qui servent de principes de différenciation en termes de chances ou de risques d'assimilation ou d'affirmation d'une identité singulière sur le plan scolaire aussi.

On en voit d'ailleurs l'expression indirecte dans la répartition de la population scolaire dans le tableau 3. Si en 1910 les effectifs slovaques des écoles primaires supérieures sont insignifiants par rapport aux Germanophones et aux Hongrois, c'est que ces 'écoles bourgeoises' fonctionnent à cette époque comme de véritables 'écoles de (petite) bourgeoisie', hors de portée pour la plupart des Slovaques miséreux. La proportion remarquablement faible d'élèves hongrois dans les écoles primaires luthériennes renvoie en revanche à un triple effet, indissociablement lié, de l'assimilation.

Effet démographique d'abord, au sens où l'on peut supposer que la mobilité inter-générationnelle accrue qu'autorise l'assimilation culturelle (qui s'accompagne bien des fois de changements de résidence, en particulier de l'immigration vers les villes — et dont les proportions relativement élevées de Hongrois parmi les étudiants, les instituteurs ou les officiers des cultes servent d'indicateurs précieux) entraîne aussi l'augmentation de la dénatalité. D'où la diminution des effectifs d'élèves hongrois.

En second lieu les élèves hongrois ou magyarisés choisissent plus librement l'école que leurs camarades allogènes et, de la sorte, ont plus de chances de fréquenter des écoles non luthériennes, notamment des établissements d'Etat. En effet l'offre scolaire est bien plus vaste et diversifiée dans la langue nationale dominante (portant en 1910/11 sur 78,8% des écoles primaires¹⁴) que dans les langues allogènes, sans parler du fait que les 'assimilés' ethniques appartiennent probablement plus souvent que les autres aux milieux sécularisés et sont ainsi moins enclins que les autres à fréquenter une école confessionnelle, ne fût ce qu'une école de leur propre culte.

Enfin, cette étroitesse du marché scolaire dans les différentes langues allogènes en dehors des écoles du culte propre (74% des établissements de langue allemande et 38% des établissements slovaques sont luthériens en 1910/11¹⁵), a pour effet de canaliser préférentiellement vers les établissements de leur langue et de leur culte la fraction du public allogène qui refuse l'assimilation ethnique par l'école, ce qui est toujours une forme plus ou moins brutale de la violence culturelle. De la sorte, l'affirmation de l'identité ethnique passe sur le plan local le plus souvent par la porte étroite des écoles luthériennes.

Ces relations complexes peuvent être précisées à l'aide d'informations plus détaillées sur les conditions d'exercice de ces établissements.

Le tableau 4. présente un véritable paradigme des inégalités scolaires selon l'appartenance ethnique au terme de l'époque libérale, résultat de quarante ans de politique d'assimilation par l'école.

Ces inégalités s'appréhendent avant tout par la dominance numérique de la scolarisation en langue nationale. 63% des établissements luthériens dispensent l'enseignement en hongrois, alors qu'à peine un quart des élèves de ce culte sont des Hongrois de souche (par leur langue maternelle). Pour la plupart des élèves luthériens la scolarisation prend, dès l'école primaire, la forme de la violence culturelle par l'imposition de la dualité des langues. La majorité des élèves des écoles hongroises de ce culte (soit 57%) sont en effet des allogènes. Autant le bilinguisme bien maîtrisé peut être une source d'atouts, autant le bilinguisme forcé et subi dans de mauvaises conditions se transforme en désavantage dans la compétition scolaire. Déjà le statisticien József Kőrösi a relevé à la fin du 19. siècle les effets scolaires négatifs de l'allogénat s'exprimant par l'excès des redoublements parmi les

Tableau 4. Taille, taux d'encadrement et statut ethnique des écoles primaires luthériennes en 1910/11

Langue des écoles	Nombre d'écoles	Langue maternelle des élèves				Effectifs d'élèves par	
		hongrois	allemand	slovaque	autre	école	maître
Hongrois	814	42,6	20,3	34,7	2,3/100	89	59
		97,1	30,8	56,5	—		
Allemand	321	2,3	95,5	0,2	1,9/100	107	44
		2,5	69,1	0,1	—		
Slovaque	158	0,5	0,2	99,7	—/100	126	74
		0,3	0,1	43,4	—		
	1293	100	100	100			

Source des calculs: *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911. p. 348.

élèves non hongrois dans les écoles primaires de Budapest (soit 155 redoublants hongrois contre 230 Germanophones et 265 Slovaques sur 1000 élèves de chaque catégorie entre 1881/2 et 1888/9).¹⁶

Toutefois pareille violence culturelle frappe très inégalement les élèves germanophones et slovaques. La majorité de ces derniers est contrainte à s'inscrire dans l'école 'assimilatrice', tandis que ce n'est le cas que de moins d'un tiers de leurs camarades germanophones qui peuvent fréquenter massivement leurs propres écoles. Or non seulement l'autonomie scolaire des Germanophones apparaît comme bien plus grande, mais ceux-ci bénéficient d'une qualité d'encadrement nettement supérieure à ce qui est réservé à tous leurs coreligionnaires scolarisés, si l'on en croit le bas rapport numérique entre élèves et maîtres, près d'un tiers plus favorable dans les écoles allemandes que dans les écoles hongroises, et près de deux-tiers plus favorable que dans les établissements de langue slovaque. On peut donc conclure que les Luthériens germanophones, grâce à l'étendue et à la qualité de leur réseau propre d'écoles primaires, sont parvenus à opposer une résistance plus efficace que les autres allogènes à l'assimilation scolaire.

Il serait par trop hâtif de déduire de l'enseignement du tableau 4. que les élèves slovaques, plus souvent astreints à l'assimilation scolaire, en auraient été aussi les principaux bénéficiaires au sens d'une augmentation de leurs chances d'accéder à la scolarisation longue. Si, généralement parlant, c'est le contraire qui est vraie, c'est qu'il manquait à la plupart d'entre eux les conditions sociales essentielles de la réussite dans les études.

Pour expliquer ces inégalités, il faut tout d'abord rappeler les différences considérables qui opposent les Luthériens germanophones et hongrois à leurs autres coreligionnaires sous le rapport de leur appartenance de classe socio-professionnelle. Les premiers ressortissent dès le début de la période de la modernisation majoritairement à la paysannerie propriétaire, à la bourgeoisie artisanale et aux classes moyennes intellectuelles montantes, alors que les Slovaques relèvent massivement des micro-propriétaires ou de la

paysannerie sans terre avec une classe moyenne réduite pour l'essentiel aux clercs et aux instituteurs. L'Etat hongrois libéral mais nationaliste issu du Compromis austro-hongrois de 1867 a tout fait pour renforcer le grand immobilisme social des Slovaques. La mobilité vers la fonction publique est désormais exclusivement liée à la magyarisation culturelle à l'exception de rares groupes allogènes privilégiés, tels les Saxons de Transylvanie, dotés d'une large autonomie administrative et éducative (villes autonomes, lycées propres en langue allemande), qui peuvent ainsi contourner l'écueil de l'assimilation. Pour les Slovaques en revanche dès 1874 le gouvernement supprime — à son corps défendant il est vrai, et sous la pression de sa base nationaliste — les trois seuls lycées qui enseignent dans leur langue. Les mécanismes classiques de reproduction des milieux dotés de capitaux éducatifs importants ne jouent ainsi qu'un faible rôle dans la scolarisation des Luthériens slavophones.

En second lieu, le bilinguisme subi dans l'école assimilatrice que fréquentent la majorité des Slovaques ne peut guère se constituer en capital culturel spécifique parce que les langues régionales slaves en général et le slovaque en particulier n'ont à cette époque qu'un statut culturel bas et une utilité véhiculaire seulement locale, sans parler du fait que faute d'élite nationale suffisamment puissante — puisque la magyarisation de la noblesse slovaque est un fait largement accompli depuis au moins le *Vormärz* — ils ne donnent accès qu'à une civilisation symbolique restreinte aux classes populaires et à une petite couche d'intelligentsia qui en est issue et qui les dessert dans les écoles et les temples. Tout autre est la situation des Germanophones qui participent de la civilisation ayant dominance absolue dans le bassin danubien, et qui — plus concrètement — ont pour langue maternelle la langue officielle de l'Empire habsbourgeois (condition nécessaire de toute carrière dans l'armée, dans la diplomatie ou dans la haute administration communes aux deux parties de l'Empire), la première langue étrangère au lycée (et, de ce fait même, un important capital scolaire acquis), enfin la langue des principaux établissements d'enseignement supérieur de cette partie de l'Europe. En bref, la germanophonie ou le bilinguisme hungaro-allemand sont d'évidents facteurs de réussite scolaire et de promotion sociale, alors que le bilinguisme hungaro-slovaque ou la slavophonie sont des impasses en ces domaines (du moins jusqu'à l'effondrement de l'Empire).

Troisièmement les Luthériens slovaques ne disposent pas d'enseignement secondaire propre, alors que les autres grands groupes allogènes ont tous quelques lycées dans leur langue, tel les Roumains (4 établissements en 1900), les Serbes (1 établissement) ou les Luthériens allemands, particulièrement favorisés (avec 6 établissements). De plus les élèves de ces groupes peuvent recourir au réseau scolaire existant des Etats nationaux de leur groupe (le vieux royaume roumain, la Serbie, les pays germaniques), tandis que les Slovaques, anciennement établis au nord de la Hongrie, n'ont pas d'Etat national d'attache avec une langue de culture identique. Si les Slovaques aussi peuvent tirer bénéfice du contrat d'assimilation offert par l'élite nationaliste hongroise aux minorités allogènes, notamment au moyen de l'assimilation scolaire, ils sont manifestement relégués à une *position dominée dans cette relation d'assimilation*.

La sur-scolarisation des Germanophones

Ces inégalités ethniques internes à l'agrégat luthérien de Hongrie se répercutent sur les variations des chances de scolarisation de façon de plus en plus nette à mesure qu'on observe les niveaux supérieurs de la hiérarchie éducative. Toutefois les données ne sont pas suffisamment détaillées sur le recrutement des élèves par langue maternelle et types d'établissement pour en prendre la mesure sous une forme aussi clairement objectivée que dans l'école primaire.

Pourtant, à titre indicatif, la sur-scolarisation secondaire relative des Luthériens germanophones peut être démontrée en comparant les effectifs des lycées luthériens allemands de plein exercice, dont on sait qu'ils sont massivement luthériens et germanophones (avec seulement 5% d'élèves de langue maternelle autre que l'allemand) avec les effectifs des établissements secondaires luthériens de langue hongroise qui, on l'a vu dans le tableau 1., sont des *non* luthériens pour plus de leur moitié et qui ne sont qu'à trois quart des Hongrois. L'hypothèse, que les effectifs des lycées luthériens allemands équivalent à l'effectif global des luthériens allemands scolarisés dans les lycées luthériens, constitue une estimation minimale des effectifs de Germanophones. Ainsi, sur les 5264 élèves inscrits dans les lycées luthériens fin 1900/1901, les Luthériens sont seulement 2.632 dont 1.092 Germanophones selon l'estimation.¹⁷ La proportion de ces derniers devait donc dépasser 42% du total, soit nettement plus que la proportion des Allemands dans l'agrégat luthérien ou parmi les élèves luthériens du primaire.

Une autre estimation de l'appartenance ethnique, de nature différente, utilise la proportion des étudiants porteurs de noms de famille germaniques. Mon enquête sur les deux universités de Budapest vers 1900 a trouvé que 47% des diplômés ou des inscrits luthériens portaient un nom hongrois, 31% un nom allemand et 22% d'autres noms¹⁸. Le décalage, on voit, est très fort entre les chances des Allemands et des Slaves, au bénéfice des premiers, de figurer parmi les diplômés. Pour ce qui est du décalage entre Allemands et Hongrois (de nom), il devait être bien moindre en réalité que ne suggèrent ces chiffres. Une partie – difficile à évaluer – des Hongrois nominaux le sont devenus en vertu de la magyarisation de leur nom de famille un mouvement qui a pris son essor depuis le *Vormärz* pour atteindre son apogée à la fin du 19. siècle, dans l'enthousiasme patriotique suscité par la célébration du millénaire de la "conquête de la patrie" (1896). Or la poussée des magyarisations nominales s'exerçait bien davantage sur les porteurs des noms germaniques que sur les Slaves, entre autres parce que les noms de ces derniers s'intègre plus facilement dans le corpus des noms hongrois. (Par exemple bien des noms slaves formés par la terminaison avec vieux génitif *-ski, -sky*, suffixe exprimant l'appartenance à un lieu ou l'origine régionale, pouvaient passer pour des noms à particule hongrois, pareil rapprochement étant pratiquement exclu pour les noms allemands.) On peut donc penser que la proportion des étudiants luthériens *originaires des milieux germanophones* (ce qui ne prédit rien du degré de leur assimilation culturelle sur d'autres plans) devait être dans les deux principales universités nationales du même ordre de grandeur que la proportion de leurs camarades de souche hongroise. Une telle estimation confirme l'idée que les Luthériens allemands dépassaient de loin par leur probabilité de faire des études

supérieures tous leurs coreligionnaires ressortissant à d'autres groupes ethniques, y compris les Hongrois: il n'y a pas de doute qu'une fraction plus importante d'entre eux, comparée aux autres groupes, devaient, grâce à leurs compétences en allemand, s'inscrire dans les universités autrichiennes ou allemandes, avec lesquelles les établissements de Budapest, capitale encore provinciale avant la fin du siècle, ne pouvaient rivaliser en pouvoir de qualification ou en prestige scientifique.

Dans ces conditions, on est en droit d'avancer que la sur-scolarisation spécifique des Luthériens germanophones a pesé lourd dans la sur-scolarisation générale des candidats aux études de souche allemande dans la Hongrie de l'époque libérale, en dépit du fait que les Luthériens n'en aient constitué qu'une minorité: on peut en trouver la preuve — à défaut d'informations systématiquement croisées sur le culte et la langue maternelle dans les recensements scolaires — dans la répartition des élèves des écoles primaires selon les autorités de tutelle, sachant que les écoles publiques recevaient libéralement les élèves de tous les cultes mais que les écoles de chaque confession servaient presque exclusivement à la scolarisation des élèves du culte propre. Or parmi les 151.000 élèves germanophones qui fréquentent en 1910/11 une école primaire confessionnelle, il n'y a que 47.671 dans les établissements luthériens (soit seulement 31,6%).¹⁹ Si leurs chances scolaires sont supérieures à la moyenne, ils ont dû réhausser la moyenne de ces chances imputables à l'ensemble des Germanophones. C'est l'hypothèse qui apparaît comme la plus vraisemblable et qui semble se vérifier dans les indicateurs des niveaux de scolarisation des Germanophones en général à l'époque libérale, sans qu'on puisse, dans l'état actuel des recherches, séparer dans ces indices ce qui revient en propre aux Luthériens et aux autres Allemands d'origine (parmi lesquels il faut compter non seulement des Catholiques en grands nombres mais encore une minorité juive). En 1900 la proportion des alphabétisés atteint son maximum chez les Germanophones avec 67,9% contre 61% chez les Hongrois et seulement 50,1% chez les Slovaques, les autres minorités ethniques se situant à un niveau inférieur, à l'exception des Croates (avec 52,8%).²⁰

Pour 1910 on dispose d'une étude statistique fouillée concernant le 'poids culturel' des différentes nationalités définies par la langue maternelle déclarée.²¹ Certes, ce travail est le produit typique de l'ambiance ultra-nationaliste de l'entre-deux-guerres. Un de ses objectifs avoués n'est autre chose que la démonstration de la 'supériorité culturelle' des Hongrois, important élément de l'idéologie 'révisionniste' destinée à légitimer la domination (perdue) de la classe politique hongroise dans le bassin danubien, tout en essayant de laver du soupçon d'impérialisme culturel 'l'école assimilatrice' de l'époque libérale. Pourtant la lecture attentive de ces résultats statistiques *infirment* la thèse nationaliste: une interprétation sociologique un peu circonstanciée force en effet à placer les *Germanophones* au haut de l'échelle de l'instruction certifiée.

L'indice calculé prend en compte l'effet de la fréquence de tous les titres scolaires dans la population, ce qui situe les Hongrois au-dessus des Allemands, suivis de loin par les autres minorités ethniques. Hongrois et Allemands sont seuls à dépasser la moyenne nationale (et de beaucoup, avec un indice de 165 sur 100 pour les premiers et de 163 sur 100 pour les derniers). Les Hongrois ont de meilleurs scores pour l'enseignement long tandis que les Allemands ont des proportions moindres d'illettrés.²² Or trois corrections

importantes doivent être opérées, toutes trois au bénéfice des Germanophones, pour donner sens à cet artefact statistique.

Premièrement, comme l'auteur de l'étude confesse lui-même à propos des indices de scolarisation moyenne et supérieure médiocres des minorités: "... En raison de l'étroit contact, de la cohabitation et de l'inter-dépendance multi-séculaires des peuples Slovaque et Hongrois — et cela a dû jouer pour les Allemands aussi, vraisemblablement — *il arrivait plus souvent que les membres des classes cultivées se soient déclarés hongrois*, d'autant plus que ces deux dernières ethnies furent les plus fortement représentées dans la fonction publique."²³ (C'est moi qui souligne.)

Deuxièmement, étant donné que, vers 1910, la croissance rapide des effectifs de l'enseignement long est un phénomène historique encore récent et en pleine accélération, le *vieillessement* plus avancé de la population germanophone (avec seulement 23,4% de 15—29 ans contre 26,2% chez les Hongrois²⁴) a dû contribuer à minimiser leur indice global d'instruction secondaire et supérieur. Les jeunes étant relativement moins nombreux, les classes d'âge disposant du maximum de chance de scolarisation longue pèsent moins fortement dans l'indice global chez les Allemands que chez les Hongrois. En outre, dans l'ambiance nationaliste du début du siècle, c'est dans ces classes d'âge jeunes et bénéficiant d'un surcroît d'instruction, comparées avec leurs aînées, que la tentation (intéressée) à se déclarer hongrois devait être la plus irrésistible.

Troisièmement, il ne faut pas négliger le poids des minorités assimilées *d'origine germanophone* — surtout des Juifs et des Allemands eux-mêmes — dans le capital culturel certifié des Hongrois. Sachant que l'assimilation linguistique des minorités passait le plus souvent et le plus décisivement (sinon exclusivement) par une scolarisation poussée, les assimilés devaient significativement rehausser le niveau culturel général de l'ethnie majoritaire. Cela vaut surtout pour les Juifs réunissant le double caractère distinctif (et sans doute corrélatif) d'être, dès le tournant du siècle, le groupe allogène de loin le plus fortement scolarisé et le plus assimilé.

Tout compte fait *le niveau d'instruction moyen des Germanophones devait largement excéder en réalité le niveau des Hongrois de souche*. Les astuces statistiques ne permettent pas de masquer complètement cette inégalité en faveur d'une minorité d'origine composite mais contre laquelle les nationalistes hongrois de tous bords ne manquaient jamais les occasions — bonnes ou mauvaises — de se démarquer 'par le haut'.

Multi-linguisme et sur-scolarisation

De toutes ces analyses, qu'on propose à titre illustratif et dont on a délibérément simplifié la caractère technique parfois très lourd, on voudra surtout retenir l'importante analogie qui s'y dessine entre Juifs et Luthériens *quant aux effets des inégalités sociales à base ethnique sur les variations de leurs chances scolaires*. Chez les Luthériens on retrouve dans l'opposition entre une majorité de Germanophones, Hongrois et assimilés d'une part et les Slavophones d'autre part, un principe semblable d'inégalité scolaire que ce qui

oppose, *mutatis mutandis* les Juifs réformés, eux aussi majoritaires dans le judaïsme hongrois, à leurs coreligionnaires orthodoxes.

Cela veut dire d'abord qu'il faut inscrire en hausse tous les indices d'excellence scolaire et de sur-scolarisation établis pour l'ensemble de ces agrégats confessionnels au bénéfice de leurs fractions hongroise, assimilée ou germanophone. Du coup l'investissement scolaire de ces derniers apparaîtra comme encore plus important que ne le laissent croire les indices agrégés, les seuls disponibles. En même temps ces investissements se révèlent dans leur vraie nature, à savoir comme des stratégies de classe visant la reproduction ou la mobilité sociale inter-générationnelle des milieux luthériens et juifs des 'nouvelles' classes moyennes que recourent de plus en plus au capital d'instruction pour s'affirmer face aux 'anciennes' élites de naissance.

Cela signifie aussi que la dualité des attaches ethniques et culturelles des 'assimilés' (avec les civilisations hongroise et germanique), et la dominance persistante des liens le plus souvent *non* exclusifs avec la germanophonie, qui marque la majorité des Juifs et des Luthériens, fonctionnent à leur tour directement comme des éléments d'un capital culturel à pouvoir promotionnel considérable dans le champ social hongrois de l'époque de la modernisation. Or divers indices suggèrent que le bilinguisme ou le multi-linguisme reste à cette époque encore un trait majoritaire distinctif du profil culturel des deux agrégats.

Tableau 5. Le multilinguisme selon le culte en 1910

	En Hongrie entière		A Budapest	
	% des Hongrois unilingues sur l'ensemble (1)	% des unilingues parmi les Hongrois (2)	% des Hongrois sachant l'allemand	le slovaque (3)
Catholiques	52,6	80,5	36,2	7,1
Calvinistes	89,6	90,9	17,5	2,1
Luthériens	19,2	59,9	45,3	16,2
Juifs	30,2	39,0	65,3	7,4

Sources: (1) *Magyar statisztikai közlemények* N° 76, p. 35; (2) *Ibid.* N° 64, p. 78; (3) *Budapest főváros statisztikai évkönyve*, 1909-1912, p. 44.

Le tableau 5. démontre clairement, une fois de plus, la généralité du multi-linguisme chez les Juifs et les Luthériens mais aussi la fréquence de la connaissance de l'allemand (même chez les Hongrois de souche) qui dépasse les compétences linguistiques des membres des autres groupes confessionnels. La rareté de la connaissance du slovaque ne saurait sans doute s'interpréter comme l'indice d'une rareté du même ordre des Slovaques 'magyarisés'. Les Slovaques 'assimilés' n'ont simplement, en toute probabilité, gardé l'usage de la langue de leurs ascendants, parce que celle-ci n'a qu'une faible utilité véhiculaire en dehors des régions de peuplement slovaque et dans les élites (vers lesquelles se dirigent les projets de mobilité sociale): c'est une langue à 'surface sociale' faible dans

une structure de classes où les élites locales sont de culture hongroise ou/et (moins souvent) germanophones, mais dont l'action se déploie sur presque tous les plans (politique, économique, culturel et éducatif) sous le signe de la dominance allemande. Cette dominance objective de la civilisation allemande en Hongrie à l'époque de la modernisation garantit à l'allemand un statut exceptionnel, sans comparaison avec les autres langues d'allogènes, d'où son taux de conservation élevé même chez les Germanophones les plus assimilés.

Du coup la continuité du bilinguisme chez les Juifs et les Luthériens (même si sa généralité tendra à s'atténuer entre les deux guerres), ne saurait s'analyser comme une simple survivance du passé, (des 'origines allogènes') qui, condamnée à la disparition dans le processus d'assimilation, apparaîtrait comme une contingence dans l'évolution des rapports de force dans les élites dirigeantes. Tout au contraire, le bilinguisme, accompagné dans les classes cultivées du bi-culturalisme, sont devenus de puissants facteurs de différenciation au titre d'atout distinctif – pour parler brièvement – des nouvelles élites économiques et culturelles, à forte composante juive et luthérienne. Ne pouvant livrer ici une analyse détaillée des fonctions sociales du biculturalisme, je me limite à ses implications en tant que principe de réussite et d'orientation dans les études.

On a déjà évoqué le statut universitaire prééminent de l'allemand et les vertus promotionnelles générales en termes de chances scolaires du multi-culturalisme bien maîtrisé. Il faut ajouter que l'indigénat germanophone garantit naturellement des avantages dans l'apprentissage de l'allemand, première langue vivante obligatoire dans le cursus des lycées, mais aussi des facilités dans l'acquisition d'autres langues vivantes, dont l'importance dans la hiérarchie des matières d'enseignement a toujours été très grande en Hongrie (comme partout en Europe Centrale et Orientale – pays culturellement dominés). C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la mauvaise posture des Calvinistes, unilingues hongrois notoires (et souvent fiers de l'être) – comme cela ressort du tableau 1. – qui sont inférieurs même aux Catholiques sur toutes les échelles de l'excellence scolaire dans la scolarisation longue.²⁵ Ainsi les Calvinistes ont des résultats très médiocres au baccalauréat où les notes en langues vivantes pèsent fortement dans la note globale, alors que ces mêmes Calvinistes semblent mieux réussir (nettement mieux le plus souvent que les Catholiques) à l'école primaire (si on y mesure le succès par exemple par les taux faibles des redoublements, dans lesquels on a cru pouvoir déceler l'effet du prix attaché à l'alphabétisation religieuse en milieu protestant).²⁶ Quoi qu'il en soit, la connaissance de l'allemand est un atout directement monnayable dans les études universitaires entre autres, parce que, en raison du sous-développement de l'infrastructure pédagogique et scientifique nationale – cela vaut évidemment plus au 19. qu'au 20. siècle – une partie du matériel d'enseignement (manuels, cours polycopiés des professeurs émérites – qui avaient encore enseigné en allemand –, ouvrages de référence, etc.) n'est disponible qu'en allemand.

S'il en est ainsi, on comprend que l'indigénat germanophone ou – ce qui revient au même – la réappropriation ultérieure des compétences linguistiques jadis existantes dans la famille mais 'oubliées' chez les descendants (sous les contraintes de l'assimilation), ou encore la reproduction élargie de telles compétences (par l'acquisition de nouvelles

connaissances linguistiques), ce qui était une pratique courante dans la bourgeoisie juive même non intellectuelle mais aussi dans les autres fractions des classes moyennes montantes, ait pu jouer un rôle décisif dans l'*orientation 'moderniste' des études*. Pareil effet s'est exprimé surtout dans l'enseignement supérieur par l'orientation soit vers les disciplines de type 'universaliste' (médecine, sciences et techniques), soit vers les matières culturelles 'occidentales' (lettres et philologie allemande, française, anglaise etc.), c'est-à-dire vers des options thématiques où l'accès à l'information scientifique passait presque obligatoirement par l'allemand, voire parfois par d'autres langues étrangères, et cela à partir d'un niveau d'études assez bas, dès la préparation aux diplômes de base, sans parler du doctorat ou de la recherche. Dans l'entre-deux-guerres ce principe d'orientation pèsera fortement dans le cursus secondaire aussi, notamment dans le choix préférentiel de la filière 'moderne' (*Realgymnasium* créé en 1924), un cursus avec mathématiques renforcées et où les langues vivantes remplacent le grec. L'incidence du multilinguisme permet d'expliquer pour partie les raisons pour lesquelles Juifs et Luthériens optent plus souvent que les autres pour le *Realgymnasium* et moins souvent pour le lycée humaniste classique. De même, une partie de la sur-représentation très précoce (observable dès les années 1870-1880) des Juifs en médecine, dans les études techniques, voire un peu plus tard (après 1900) dans les filières 'cosmopolites' des facultés des lettres, ou de la sur-représentation constante à peine moins remarquable des Germanophones en général et des Luthériens en particulier à la Polytechnique de Budapest, doit être imputée au taux de biculturalisme répandu dans ces milieux et, concrètement, à leur connaissance de l'allemand. Cette proposition, dont la portée devrait être précisée dans des analyses plus approfondies, ne tend pas à minimiser le poids d'autres variables dans l'orientation scolaire et dont la plupart vont dans le même sens.

En guise de conclusion: modernisme et allogénat

Qu'il suffise ici d'insister sur le caractère résolument 'moderniste' de ces options, dans la mesure où elles conduisent soit vers les professions techniques neuves (études d'ingénieur, traduction littéraire et scientifique, etc.), soit vers des filières classiques dont les marchés devaient connaître une rapide expansion (médecine), en tous cas vers les carrières comportant un fort potentiel de renouvellement et d'innovation intellectuelle (par le biais de la recherche scientifique). La compétence linguistique a été dans ces filières un facteur tout à fait empirique de la réussite, étant donné l'état semi-colonial des arts et des sciences hongrois tout au long de l'ancien régime. Maintes fois il suffisait d'importer — c'est-à-dire de traduire — les nouveautés intellectuelles des pays développés pour se constituer un important capital culturel valant son pesant d'or sur le marché intellectuel local. La grande fréquence des traductions d'ouvrages littéraires et scientifiques dans l'édition hongroise, des pièces étrangères jouées dans les théâtres, des revues étrangères importées, etc. porte un ample témoignage de ce phénomène.

Il convient de souligner que cet élément du sous-développement intellectuel, loin d'être un handicap dans le processus de modernisation, en est devenu un des principaux moteurs.

C'est l'existence de ces classes cultivées multi-culturelles, tournées vers l'Occident et, en même temps, de plus en plus enracinées dans la civilisation nationale – grâce au contrat social assimilationniste – qui a autorisé l'extraordinaire bouillonnement intellectuel de la capitale hongroise au début du siècle, gage d'un développement rapide des sciences et des arts. Si Budapest mérite *de façon de plus en plus positive* l'appellation inventée jadis comme terme de mépris: banlieue de Vienne (*Wienvorstadt*), c'est que ses nouvelles élites cultivées, issues largement des milieux germanophones, ont efficacement rapproché les performances des deux capitales en matière de production symbolique.

Le pendant antisémite de ce surnom (Budapest – *Judapest*) exprimait au fond non moins positivement l'importance décisive de la composante juive dans cette civilisation qui a fait de la ville danubienne une des principales métropoles mondiales de la modernité culturelle à la veille de la Grande Guerre. D'ailleurs c'est encore elle qui a permis la croissance exceptionnellement rapide d'une industrie de pointe locale de niveau européenne, alors que l'économie hongroise est restée dans son ensemble archaïque (avec plus de la moitié de la population active dans l'agriculture). Ces mêmes milieux servaient aussi de base de sélection aux écoles de pensée et de création par lesquelles les Hongrois se sont le plus brillamment inscrits dans les mouvements des idées du XX. siècle, qu'il s'agisse de l'École psychanalytique dite 'de Budapest' (illustrée par les noms de Ferenczi, de Róheim ou de Szondi), des sociologues (Mannheim, Polányi, Lukács, Jászi), des artistes et théoriciens des arts contemporains (tel Béla Balázs ou Moholy-Nagy, un des artisans du *Bauhaus*), etc. pour nommer les sommets les plus visibles (parce que s'étant exprimés en allemand) de cet iceberg intellectuel.

On sait ce que la dispersion à l'étranger de cette intelligentsia originale devait à l'effondrement de l'Empire et à la disparition du régime libéral. Si de très nombreux futurs grands musiciens, artistes, économistes ou autres fondateurs de la science informatique, de l'aérodynamique ou de la physique nucléaire ont fait carrière à l'étranger, au lieu d'enrichir sur place le patrimoine symbolique national, comme leurs aînés ont fait au début du siècle, c'est que, étant presque toujours issus de la bourgeoisie juive d'origine germanique, ils ont été poussés à l'émigration sous le règne du *numerus clausus* (depuis 1920) ou empêchés de faire leur chemin dans le pays (pour laisser la place aux adeptes du 'changement de la garde' – hungarophones garantis), et devaient ainsi faire valoir leurs dons et qualifications sur les marchés intellectuels occidentaux: d'abord généralement en Allemagne où ils avaient leurs entrées (dans la République de Weimar), puis dans les pays anglo-saxons.

Ajoutons pourtant que leur trace n'a pas entièrement disparu sur les bords du Danube. C'est eux qui ont créé cette tradition de la modernité 'à l'occidentale' qui reste agissante (souvent, il est vrai, par des voies camouflées) dans la Hongrie contemporaine.

Notes

1. Voir à ce sujet V. Karady, "Jewish enrollment patterns in classical secondary education in Old Regime and inter-war Hungary", *Studies in Contemporary Jewry* I. 1984, pp. 225–252: "Juifs et Luthériens dans l'enseignement secondaire hongrois." *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N° 69, sept. 1987, pp. 67–85.

2. Cf. V. Karady, 'Juifs et Luthériens. . .', *op. cit.* surtout p. 79 sq.
3. Cf. *Magyar statisztikai közlemények*, N° 27, pp. 132-133.
4. Les Grecs Catholiques ou Uniates (11% de la population en 1910) et les Grecs Orthodoxes (12,7%) ne fournissent dans l'année scolaire 1910/11 que respectivement 4,4% des élèves de l'enseignement secondaire des garçons et seulement 1,7% (pris ensemble) de l'enseignement secondaire des filles. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, p. 382.
5. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1901, pp. 337-338.
6. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1901, p. 329; *ibid.* 1910, pp. 368-369.
7. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, p. 366.
8. Les écoles primaires uniates et grecques orthodoxes ont en effet largement gardé leur caractère allogène. En 1910 encore, soit trois années après l'adoption de la fameuse *Lex Apponyi*, portant accélération de la magyarisation des écoles allogènes, 40% des écoles uniates ont pour langue d'enseignement le hongrois, tandis que cette proportion avoisine le zéro (soit 8 écoles sur 1436) pour les Grecs Orthodoxes. Base des calculs: *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, p. 348.
9. Voir pour les sources des calculs *Magyar statisztikai évkönyv* 1901, pp. 318-320 (pour la distribution territoriale des écoles primaires) et *Magyar statisztikai közlemények* 64, pp. 100-103 (pour la répartition de la population par les cultes).
10. Cf. *Magyar statisztikai közlemények* 61, p. 541.
11. Cette opposition se traduit par exemple dans les contrastes entre les taux d'éducation secondaire régionaux. Tandis que la proportion des hommes ayant accompli au moins 4 classes de lycée parmi ceux qui ont 6 ans ou plus en 1910 est seulement de 0,9% dans le comté de Máramaros, elle est de 18% à l'est de la Tisza, 25,3% en Transdanubie (à l'Ouest du Danube) et 43% à Budapest. Base des calculs: *Magyar statisztikai közlemények* 61, pp. 540-541.
12. Cf. G. Cohen, *The Politics of Ethnic Survival. Germans in Prague*. Princeton, Princeton University Press, 1981.
13. Voir sur ce sujet V. Karady, "Juifs et luthériens. . ." *op. cit.* p. 71 sq.
14. Calculs faits d'après *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, p. 348.
15. *Ibid. loc. cit.*
16. Calculs faits d'après *Budapest főváros statisztikai közleményei*, N° 24, 1890, p. 59 sq.
17. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1901, p. 337.
18. Cf. V. Karady, "Assimilation and schooling: national and denominational minorities in the universities of Budapest around 1900", *Hungarian studies* (à paraître).
19. Cf. *Magyar statisztikai évkönyv*, 1911, p. 348.
20. Cf. *Publications statistiques hongroises*, N° 27, p. 164.
21. Cf. *Statisztikai szemle* 1936, N° 12, pp. 997-1002.
22. *Ibid.* p. 999.
23. *Ibid. loc. cit.*
24. Calculs faits d'après *Statisztikai szemle*, 1934, N° 10, p. 832.
25. Cf. les données empiriques à ce sujet in V. Karady, "Juifs et luthériens. . .", *op. cit.* p. 67. sq.
26. Cf. les données sur les taux de redoublement différentiels et leur interprétation *ibid.* pp. 68-69.